

de toute cette affaire. ... il faudrait vraiment avoir à faire à un jeune lecteur inattentif pour ne pas découvrir très vite son identité.

Bien que les noms d'Agatha Christie, d'Hercule Poirot et de Sherlock Holmes soient mentionnés à plusieurs reprises au cours de l'histoire, *Les Voix truquées* n'a rien d'un roman policier et je doute fort que les lecteurs soient tenus en haleine par une intrigue fort mince et dont la solution leur est téléphonée dès le commencement du livre.

On regrette surtout le manque de substance des deux personnages principaux. Non content de n'avoir pas la moindre idée de leur apparence physique ni de leur âge, le lecteur n'a que très peu d'éléments pour se faire une idée de leur personnalité ou de leur psychologie. On aimerait en savoir plus sur eux, ou en tout cas pouvoir en imaginer plus à leur sujet. C'est par essence ce qui manque à ce petit roman: la capacité de pouvoir jouer du pouvoir de l'imagination, l'art d'impliquer le jeune lecteur dans l'intrigue et de s'identifier aux héros.

À un autre niveau, on trouve dans cette histoire un plaidoyer discret mais réel et sincère pour la cause des enfants souvent manipulés par les adultes. Il est certain qu'en utilisant de vrais enfants comme doublures de rôles d'enfants, et non des adultes imitant des voix enfantines, les acteurs professionnels, si souvent à la recherche désespérée d'un travail, quel qu'il soit, perdent des chances de se trouver un gagne-pain. Après tout, être doublure, c'est un boulot, peu prestigieux certes, mais rémunérateur tout de même. L'auteur semble prendre position en faveur des enfants et les défendre.

Les illustrations en noir et blanc de Caroline Merola reprennent images pour mots le texte de Sonia Sarfati sans rien ajouter ni retrancher à l'histoire. Un petit livre vite lu, ... vite oublié, qui pourra, on l'espère, occuper les jeunes le temps d'une après-midi de pluie.

Claire L. Malarte-Feldman a écrit de nombreux articles sur la littérature pour la jeunesse.

UN APPEL À LA TOLÉRANCE

Sans signature. William Bell, trad. Paule Daveluy. Saint Laurent, Éditions Pierre Tisseyre, 1993. 258 pp. 8,95\$ broché. ISBN 2-89051-508-7.

Dans ce récit des plus émouvants, William Bell campe à merveille le personnage principal, un jeune adolescent "Mèche", et en tissant la trame de l'histoire, l'auteur a dépeint de façon très adroite les préoccupations viscérales des jeunes à l'heure actuelle.

Une fois les caractéristiques générales du personnage posées, le lecteur est graduellement initié à la culture adolescente par les images dont le texte est truffé. On retrouve des détails sur les préférences vestimentaires,



le langage particulier et les habitudes de chacun. Tout le récit est émaillé de "flash-back", souvenirs qui reviennent à l'esprit et auxquels on donne libre cours sans jamais les refouler. L'auteur recrée la fulgurance de ces images engrangées en mémoire en comparant la remise en conscience à un mécanisme de technologie moderne, mentionnant le rayon laser. Cet appel à la technologie de pointe place encore mieux l'histoire dans l'actualité et ce, de façon originale. À ce niveau, le contraste avec les problèmes de l'adolescent qui sont des problèmes de l'humanité de toujours, se trouvent par là même accentués. Le tout se tient admirablement bien aux délices des lecteurs.

En suivant le fil du récit, on se trouve au sein de conflits et de résolutions de conflits. Les thèmes principaux qui soutiennent le récit se rapportent aux problèmes d'alphabétisation, d'alcoolisme, de préférence sexuelle, d'ordre sportif et de réussite scolaire. Il est également question de familles séparées, d'amitié et d'affection entre races différentes et d'une critique du système scolaire.

On est d'abord témoin d'une fugue de l'adolescent causée par la nostalgie produite par l'absence du père, appuyée tout au long du récit, d'une part, par le leitmotiv du copeau de cèdre, symbole d'une certaine virilité par l'odeur et les aspérités, mais aussi d'espoir. D'autre part, l'auteur crée un certain suspense qui cause également une certaine aliénation au jeune, en rappelant toutes les cartes de ce père absent, venues d'un peu partout, sur lesquelles il n'y avait qu'un tampon avec son nom, jamais écrit à la main.

On est ensuite plongé dans un conflit des générations et on patauge entre des niveaux socioculturels différents. L'auteur dénonce par là la rigidité, le manque de chaleur humaine que certains justifient par le biais des convenances sociales traditionnelles. On est surpris par l'amour parental qui va jusqu'à l'altruisme et en même temps on s'embrouille dans l'opposition des goûts. On ressent finalement la force d'une amitié rudement mise à l'épreuve mais qui reprend le dessus.

En gros, il s'agit de l'histoire d'un adolescent qui passe par une crise d'identité, qui affirme de plus en plus son caractère et finit par assumer ses responsabilités comme un adulte grâce à la bienveillance de son entourage. En prenant quelques décisions moins heureuses, il mérite d'être réprimandé, et, finalement, par un acte un peu fougueux, il montre qu'il a mûri. Ses essais de se prendre en charge aboutissent.

Dans le texte, l'utilisation de caractères gras pour les passages sous le titre *Reprise* qui est répété, produit un effet des plus heureux. La langue et les images propres à la culture adolescente dont le texte est truffé, étoffent le tout de moments poétiques ça et là. Le message de William Bell est un appel à la tolérance et ceci aux niveaux interpersonnel et interculturel.

La coloration canadienne du récit nous pousse à recommander d'en faire une publication mondiale, vu l'habileté avec laquelle l'auteur s'y est pris.

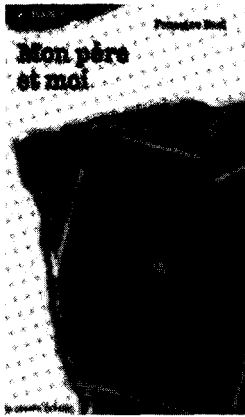
La traduction enfin est remarquable. Certaines tournures familières viennent tout à fait à propos, certains canadianismes sont de bon aloi bien qu'ils requièrent un dictionnaire de français canadien, certains anglicismes, bien que gênants,

peuvent néanmoins rendre compte de la langue en usage au Canada, une langue en développement.

Marie Myers enseigne à la faculté d'éducation de l'Université Queen's à Kingston et s'intéresse de près à la littérature de jeunesse du Québec et de la France.

MON PÈRE ET MOI OU "PEUT-ÊTRE QUE CE QU'ON IMAGINE EST TRÈS PRÈS DE LA RÉALITÉ"

Mon père et moi, Francine Ruel, Montréal, Les éditions de la courte échelle, 1993. 157 pp. 7,95\$ broché. ISBN 2-89021-192-4.



Mon père et moi est un roman-jeunesse d'un grand charme. C'est l'histoire d'une jeune fille de 14 ans, Colline Kimmel dont les parents sont divorcés. Colline, qui habite avec sa mère, souffre de l'absence de son père. Le père est un photographe professionnel qui semble trop occupé pour voir Colline souvent. C'est ainsi que son père n'est pas venu assister à la pièce de théâtre dans laquelle Colline jouait pour la première fois. Colline en est profondément déçue: elle s'enferme dans sa chambre, elle pleure, elle est en colère, et puis elle se met à rêver. Tout ceci constitue le prologue; son rêve, une histoire imaginée, constitue les onze chapitres du roman. Le rêve de Colline est l'histoire d'un séjour chez son père, séjour pendant lequel Colline apprend à se servir d'un appareil

photographique, à prendre de bonnes photos, à les développer; c'est aussi l'histoire de la tentative de Colline de se rapprocher de son père. Au bout de ces onze chapitres de rêve éveillé, dans l'épilogue, nous revenons à la réalité de la situation du prologue, mais la Colline de l'épilogue n'est pas la même que celle du prologue; elle a su imaginer un futur différent du passé qu'elle connaît, et c'est à partir de la possibilité de ce futur entrevu qu'elle agit dans le présent. Sa vision, nouvellement acquise à travers le rêve, permet à Colline de transcender peur et tristesse, d'agir au lieu de subir, et de produire des miracles au lieu de réagir aux circonstances. Ainsi, dans l'épilogue, Colline, dans une tentative à la fois vulnérable et courageuse d'établir des liens avec son père, lui dit: "J'ai besoin de toi. Je n'ai pas peur, mais je veux que mon père me tienne la main".

Si, comme le titre l'indique, *Mon père et moi* est avant tout l'histoire d'une quête de l'autre, c'est aussi celle d'une jeune fille, émotive, intense et lucide, qui, à peine sortie de l'enfance, cherche à se connaître: "[...] c'est que je me cherche tellement que c'est la seule façon que j'ai trouvée pour savoir qui je suis vraiment. Je me dis qu'à force de me regarder, je vais peut-être finir par savoir qui je suis". *Mon père et moi*, c'est non seulement l'histoire de l'apprentissage de la photographie mais avant tout celle de l'initiation à une vision qui pénètre